Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 61 (1932)

Heft: 7

Artikel: Les éducateurs et l'action catholique [suite et fin]

Autor: Parmil

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038690

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

expérience, par ce guide pédagogique avisé et consciencieux qu'est l'inspecteur scolaire.

Nous tenons à signaler en passant qu'il ne s'agira plus tant, pour correspondre à l'esprit de ce nouveau programme, d'avoir, dans le cours d'une année scolaire, fait lire et disséquer des morceaux imposés par un programme annuel, d'avoir fait appliquer en particulier telle règle de grammaire ou tel principe d'arithmétique, d'avoir mis à l'étude un certain nombre de cantons suisses ou de faits historiques. L'essentiel sera, dans l'avenir, — et en cela, le savoir-faire et l'initiative du maître seront encouragés et stimulés — d'avoir fait de la bonne besogne et d'avoir cultivé judicieusement les facultés de l'enfant.

Notre nouveau programme — mis à part l'enseignement religieux qui demeure à la base de notre système d'éducation — fait une place de premier plan à la langue maternelle. Il est grand temps de réagir sous ce rapport. Nous avons laissé pousser tant de broussailles dans la forêt que les arbres eux-mêmes ont fini par y étouffer et n'y plus pouvoir végéter. Aussi, nous allons élaguer les branches gourmandes et rendre à l'arbre principal de la culture générale toute la sève qui lui est nécessaire. C'est donc la langue maternelle qui va recevoir nos meilleurs soins.

Nous insistons particulièrement sur la lecture et la rédaction, en ne perdant jamais de vue que la récitation, la diction, le vocabulaire, la grammaire et l'orthographe sont, en définitive, des moyens d'assurer le succès de ces deux disciplines fondamentales qui sont les buts à atteindre. Or, c'est à cette tâche rénovatrice que l'école primaire fribourgeoise va consacrer résolument son activité rajeunie et éclairée par la saine compréhension des besoins grandissants de la génération montante : une forte éducation chrétienne et une culture générale plus spontanée et plus systématique, moins lourde, mais plus épanouissante.

F. Barbey.

Les éducateurs et l'action catholique

(Suite et fin.)

4° *Les manières d'exercer l'action catholique dans l'éducation.*

Mais cette action catholique, cet apostolat, qui est un droit et un devoir, comment les éducateurs doivent-ils l'exercer pratiquement à l'école ? Nous venons de tracer des lignes générales en exposant l'obligation qui leur incombe. Les généralités ne suffisent pas. Au surplus, elles sont faciles à indiquer. Trop volontiers on s'en contente dans les différentes sociétés et organisations, et c'est la raison pour laquelle tant d'entre elles restent parfaitement stériles. Ce n'est pas avec quelques données générales de tactique et de stratégie qu'on forme les armées qui gagnent les victoires. Il faut descendre dans le détail de l'art militaire. Descendons donc aussi dans les détails de l'éducation pour nous rendre compte de ce qui pourrait et devrait se faire.

Dans ce domaine, l'action catholique doit d'abord être *une réaction*. Il faut réagir contre le laïcisme, c'est-à-dire contre l'oubli ou, pour parler plus justement

sinon plus littérairement, contre l'omission qu'on fait de Dieu. L'école neutre pratique systématiquement cette omission. Nous ne reviendrons pas sur le sujet. Le régime de la neutralité est un outrage grossier aux droits absolus de Dieu, à qui tout appartient et à qui tout doit revenir, parce que tout aussi est sorti de ses mains, tout : la vie, les facultés que nous avons, notre être tout entier, la famille, la société, les Etats. Je sais bien que pour préconiser la neutralité, on s'autorise de la liberté. La liberté aussi, quelle qu'elle soit, est un don de Dieu. C'est Lui qui en a doué nos volontés et nous n'avons pas le droit de nous en servir contre Lui. La liberté nous est donnée pour la répression de toutes les inclinations et de tous les instincts qui, par leur déviation ou leurs excès, peuvent offenser Dieu. Se servir autrement de la liberté, c'est faire œuvre de vil polisson, comme c'est faire œuvre de polisson que de se servir d'un bienfait pour offenser son bienfaiteur.

Mais le laïcisme ne se manifeste pas seulement par la neutralité scolaire. Il s'est malheureusement infiltré chez nous, catholiques. Notre neutralité est largement laïcisée, et cela précisément aussi par rapport à l'école et au collège. Et voici comment.

Aux yeux de beaucoup de parents, l'école a pour but premier et principal de rendre apte à gagner la vie. Pour bien répondre à leurs désirs et à leurs espoirs, elle doit avant tout aider l'enfant à se préparer l'existence la plus facile, la plus sûrement et la plus rapidement rémunératrice. Si l'enfant est intelligent, on poussera son instruction en le mettant dans les écoles secondaires et dans les collèges, précisément encore pour lui ouvrir les carrières les plus lucratives, celles qui, avec le minimum d'efforts, rapportent le maximum de revenus matériels. Faire de l'argent, c'est le rêve universel, et l'école doit être un moyen pour faire de l'argent. On a ainsi matérialisé l'école.

Bien entendu, on apprend, on fréquente les écoles pour se faire un chemin dans la vie. Il faut gagner son pain, c'est une nécessité. Mais il y a deux pains qui sont nécessaires à l'homme, le pain du corps et le pain de l'âme. Notre-Seigneur Lui-même a fait la remarque que l'homme ne vit pas seulement du pain du corps. A sa famille, le père ne doit pas seulement porter le pain matériel, mais encore le pain de l'honneur et de la noblesse ; dans la société, le citoyen ne doit pas seulement apporter sa contribution de métal, mais encore sa contribution de sagesse et de grandeur morale. Le pain de l'honneur, de la noblesse, du caractère et de la vertu, c'est le meilleur, et c'est le premier, le plus nécessaire. C'est parce que les peuples ont cessé de chercher, de gagner, de recueillir ce pain que nous nous trouvons aujourd'hui dans le formidable malaise qui nous tourmente. Et ce malaise, on ne le fera pas disparaître en remplissant simplement les porte-monnaie, car la soif de bonheur et de jouissance ne s'assouvit pas chez l'homme avec la seule matière. Les passions elles-mêmes, lorsque leurs premières revendications sont satisfaites, en posent sans trêve d'autres. Il n'y a qu'une solution, c'est qu'on les réfrène et qu'on donne à l'âme le pain des conquêtes morales. Ce pain, il faut que l'enfant apprenne à le gagner dès ses années d'école. Il nous faut réagir contre la matérialisation de l'école. Et notre réaction doit même atteindre les parents et leur faire comprendre que les maîtres ont à faire encore autre chose que de former des comptables, des employés, des fonctionnaires, des commis et des faiseurs d'argent.

Mais, il faut bien l'avouer, le laïcisme a déteint sur les éducateurs eux-mêmes. Trop facilement, ils ne songent qu'au succès matériel. Lorsqu'ils ont rendu leurs élèves capables de conquérir les bonnes places, ils sont satisfaits. Leur préoccupation à peu près exclusive ou, en tout cas, primordiale va aux

brevets et aux diplômes. Cette éducation, qui pèche par l'omission du facteur principal, nous en a tant donné, qui, dans les meilleures carrières libérales, politiques ou professionnelles, gardent sans doute l'étiquette catholique, mais sont avant tout des brasseurs d'affaires ou des ambitieux qui briguent des honneurs. Dèjà Victor Hugo disait à la tribune de l'Assemblée nationale : « Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque : il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on fait de la souffrance, qui était la loi de Dieu, le désespoir, c'est-à-dire la loi de l'enfer ; de là, de profondes convulsions sociales. » Pour beaucoup, l'école n'est qu'une antichambre de banque, de bureau ou de comptoir. Et des maîtres catholiques eux-mêmes se sont laissés envahir par cette mentalité. Au lieu de réagir contre les idées de l'ambiance, ils se sont laissés emporter par le courant. Au lieu d'être des éducateurs, ils sont de vulgaires débitants de grammaire, d'arithmétique, de géographie, de sciences, et le résultat, ce sont les générations désespérément penchées sur la poussière, engagées dans une course haletante vers la fortune et tendant des bras nerveusement avides vers les places, les traitements et les profits rapides.

Nous devons réagir. *Eduquer, c'est élever les âmes.* Elever signifie porter en haut. En haut, les esprits, en haut, les cœurs, en haut, les volontés. Elever les enfants, c'est les sortir de la poussière terrestre, de tout ce qui est banal et médiocre, et leur faire prendre l'essor vers les hauteurs. Et vers quelles hauteurs ? les hauteurs de la science profane ? On peut avoir la tête pleine, et être un cœur méprisable. Vers les hauteurs de la fortune ? La fortune peut être utile ; par elle-même, elle n'est jamais haute. Elle est poussière et, la plupart du temps, fait pencher les âmes en bas. Oh ! sans doute, le monde estime la richesse. Mais il y a tout de même une estime infiniment meilleure : c'est celle de la bonne conscience. Et il y a un bonheur incomparablement supérieur à celui que peuvent procurer les louis d'or : c'est celui de se sentir aimé de Dieu. Avec ce bonheur-là, la vie est ensoleillée et la mort n'a pas de terreur. Elever les enfants, c'est les faire monter vers ces hauteurs, vers ces ambitions, d'être approuvés de la conscience, d'être aimés de Dieu, d'être heureux du bonheur de la vertu. S'il est vrai, comme dit Renan, que l'homme vaut en proportion du sentiment religieux qu'il emporte avec lui de sa première éducation et qui parfume sa vie, il faut que l'école soit plus qu'une préparation aux affaires et nous devons réagir de toutes nos forces contre tout ce qui la matérialise et la ravale.

Cette réaction, c'est donc le premier devoir d'action catholique. Le deuxième est directement *constructif.* L'apostolat a pour but de surnaturaliser les âmes. L'éducateur catholique doit *surnaturaliser* les enfants. Surnaturaliser les enfants, c'est les rapprocher de Dieu et les unir à Lui.

Le moyen de le faire, vous le trouvez dans l'enseignement même. Vous expliquez la fable : *Le loup et l'agneau.* Tous les mots sont définis, toutes les tournures analysées. Vous avez fait ressortir l'inanité des reproches du loup, la justesse et l'humilité des excuses de l'agneau. Et voici la morale : La raison du plus fort est toujours la meilleure. Ce mot *meilleur*, les enfants se feront un plaisir de l'examiner avec vous. Le loup est le plus fort. Ses raisons ne valent rien. Mais elles obtiennent cependant la victoire. Et pour les hommes, c'est la victoire qui compte. Ils applaudissent au succès. L'expérience commence déjà à l'école. Pour un semblant d'offense, un plus fort frappe et terrasse un plus faible. Ceux qui sont autour des deux n'osent prendre fait et cause pour la victime. Ils sont plutôt pour le vainqueur. Il faudrait qu'un autre, plus fort que ce dernier,

lui en remontre, pour que les avis changent. Telle est l'histoire humaine. Pourtant le droit est le plus souvent du côté des vaincus. Que reste-t-il alors à ceux-là ? Attendre le jugement d'un supérieur impartial, du maître d'école par exemple. Et si toute une vie est ainsi faite d'humiliations, d'injustices subies, d'affronts soufferts ? Les enfants le comprendront facilement, alors il faut une sanction dans l'éternité, il faut Dieu qui remette l'équilibre dans les conditions. Après ces petits raisonnements, la fable restera dans la tête des élèves et il y a toute chance qu'ils en garderont même la forme dans leur mémoire.

Vous avez à donner des leçons de botanique ou de zoologie. Combien de fois n'aurez-vous pas l'occasion de faire admirer les merveilles de la création, l'ordre splendide dans lequel est organisée une fleur ou un insecte, l'impuissance de l'homme à faire, non pas autant, mais même quelque chose de simplement ressemblant. Qui donc peut faire croître une herbe ? Qui donc peut multiplier un grain et en faire lever un épi ? Qui donc peut créer un insecte et lui donner des organes si parfaits dans leur petitesse ? Naturellement, vous serez amenés à citer la parole de l'Homère des insectes, Fabre : « Dieu, mais je n'ai pas besoin qu'on me prouve qu'Il existe, je Le vois. »

Et l'histoire ! Quel magnifique moyen de surnaturaliser les esprits et les cœurs ! Même l'histoire des guerres se prête à l'apostolat. La guerre est un fléau et vous avez le droit de le dire. Les vides qu'elle fait dans les familles et dans la patrie, les tombes qu'elle aligne sur les champs de bataille, tout cela, c'est de la tristesse et de l'horreur. La cause, ce sont les passions des hommes. Tel souverain est ambitieux et veut accaparer des territoires ; tel peuple est avide et cherche à s'étendre aux dépens des autres ; tel gouvernement est despotique et opprime des minorités. Les passions sont égoïstes et prennent toute liberté pour elles, mais, du même fait, elles sont une gêne et une entrave pour les autres. Cependant, d'autre part, ceux qui défendent le droit, l'indépendance, le nom et le bonheur de la patrie sont des héros. Les champs de bataille sont aussi des champs d'honneur. Dans leur tristesse même, il y a une large mesure de sacrifice, et ce sacrifice de la part des héros qui ont défendu leur patrie est glorieux. Les rapprochements sont aussi possibles. Il y a la patrie temporelle et il y a la patrie spirituelle de nos âmes. S'il est si glorieux de se battre et de mourir pour l'honneur et la liberté de la patrie temporelle, il n'est certes pas moins glorieux de se dévouer et de se donner pour la patrie spirituelle. Hélas ! on y pense si peu ! Sans doute parce qu'on y fait peu penser les enfants.

Le champ d'apostolat pour votre parole est immense.

Mais les exemples seuls entraînent.

Les éducateurs doivent être des entraîneurs.

Il y a d'abord l'entraînement à la discipline, au travail, à la régularité de la vie scolaire. Vous le réalisez en étant vous-mêmes réguliers, travailleurs disciplinés. Mais nous voulons parler surtout de l'entraînement surnaturel. Vous serez donc entraîneurs, si votre parole est sincère, et votre parole est sincère, si votre conduite y correspond. C'est la loi pour tous les chefs, et les maîtres sont toujours un peu chefs dans leur centre villageois ou citadin.

Oh ! ceux qui parlent ne nous manquent pas ! Même ceux qui parlent d'idéal et de causes sublimes ! Mais les vrais chefs, les entraîneurs, les hommes de principes sincères, les hommes d'exemple, ceux-là sont moins nombreux. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison pour laquelle les choses ne vont pas mieux, malgré tant de discours, de conférences, d'exhortations par voix vive ou écrite. Sans doute la politique, une politique continue de presque chaque semaine et qui se rapporte à tout, nous y a habitués. Mais elle nous a un peu moins habitués

à l'exemple. La parole n'opère pourtant de vraies conquêtes que si elle s'incarne dans les actes. Votre apostolat doit donc être surtout un apostolat d'actes.

J'ai parlé tout à l'heure, au point de vue de la seule vie scolaire, d'entraînement à la discipline, au travail, à la régularité. Il y a aussi une discipline, un travail, une régularité surnaturels. Il faut en donner l'exemple à vos enfants, si vous voulez que vos paroles fructifient et que votre éducation soit efficace.

La discipline surnaturelle, c'est le respect des autorités religieuses. Pour l'enfant, le prêtre et l'instituteur sont les deux grandes autorités. Si ces deux autorités ne se tiennent pas par la main, l'éducation est frustrée de ses meilleurs effets. C'est comme lorsque père et mère ne s'entendent pas dans la famille. L'enfant se faufile entre les deux autorités en désaccord et se développe au gré de ses propres caprices. Pour ceux qui commandent, plus que pour n'importe qui, il est vrai de dire que l'union fait la force. Sous ce rapport, tout n'est pas chez nous comme dans le meilleur des mondes. On critique facilement le prêtre. Cela résulte, sans doute, encore de notre régime d'extrême démocratisation. N'importe qui se fait facilement le tribunal de n'importe quelle autorité. Et on s'en prend plus volontiers aux autorités religieuses, parce que celles-ci ont comme mission de rappeler sans cesse les prescriptions de l'ordre moral. On attaque l'Eglise, parce qu'elle représente indéfectiblement l'idéal suprême des mœurs ; on critique le prêtre, parce que, serviteur fidèle de son Eglise, il blâme et réprouve tout ce qui ne répond pas à la règle chrétienne des mœurs.

Certes le prêtre est homme, et Dieu a voulu sauver les hommes par le ministère d'hommes. Tout homme est imparfait par bien des côtés. Il prête donc le flanc à la critique. Mais n'est-ce pas mesquin d'user de cette critique ? On me dira que la haute tenue intellectuelle et morale du clergé devrait être le premier argument en faveur de l'Eglise. L'objection est juste et le cardinal Mercier faisait cette recommandation à ses prêtres en retraite. Mais cela n'enlève rien à l'autre vérité, que les prêtres restent hommes et que la critique qui s'attaque à leurs imperfections humaines est une critique souvent mesquine. Elle ne vient d'ailleurs généralement pas de ceux qui ont beaucoup de leçons à donner ! Et le prêtre n'est pas la religion. Celle-ci reste toujours *divine* par ses dogmes et ses préceptes, par toute son essence. Les éducateurs doivent faire cette distinction entre la doctrine divine et les représentants humains. Il faut qu'ils considèrent dans le prêtre le ministre de Dieu ; au nom du principe d'autorité, qui est sacré et est en même temps le fondement de l'éducation, ils doivent soutenir et seconder l'autorité du pasteur des âmes.

Le travail surnaturel ! Il se présente à l'église. La plupart d'entre vous sont chargés du chant des offices. Vous savez tout ce que les derniers Papes ont écrit à ce sujet. Ils demandent la musique traditionnelle de l'Eglise. La musique traditionnelle, c'est avant tout le plain-chant, ce chant où l'élément pensée et prière, foi et piété, prédomine sur l'élément sensible, qui charme les oreilles. Le chant doit orienter les cœurs des fidèles vers l'autel et non pas vers la tribune. C'est notre strict devoir de cultiver le chant grégorien. Le désir formel des Souverains Pontifes serait même que les fidèles participent au chant du *Kyrie*, du *Gloria*, du *Credo*, du *Sanctus* et de l'*Agnus Dei*. Dans bien des paroisses, on a fait des efforts pour se ranger à ces directives. Certes, les difficultés ne manquent pas pour arriver à un résultat convenable. Mais il n'y a de mérite que là où il y a des difficultés, outre que l'obéissance doit nécessairement obtenir des bénédictions de succès. Ce sont les instituteurs et les institutrices qui peuvent le mieux aider à la réalisation des vœux de Rome. Il faut naturellement com-

mencer par les enfants. Il est même facile de former avec eux des maîtrises, qui entraîneront l'ensemble des fidèles.

Le travail vous attend dans les sociétés. Vous suivez les enfants et les retrouvez dans les différentes organisations paroissiales. A peu près partout, vous êtes toujours les hommes en vedette. Vous y donnez le ton. Si vous vous montrez de vrais chrétiens, convaincus et fidèles, les autres prendront modèle sur vous. Votre exemple se décuple, se centuple ainsi ; songez à votre responsabilité. Vous pouvez remarquer que la misère commune est de considérer la religion presque comme quelque chose de surérogatoire. Beaucoup font mine d'esquisser un large geste en venant aux offices et se comportent comme s'ils faisaient une faveur au curé de la paroisse. C'est à peu près l'attitude d'un électeur, qui veut bien donner sa voix à un candidat. En matière religieuse, il n'y a pourtant que la candidature de chacun à la bienveillance de Dieu. Tout ce qu'on donne, Dieu y a droit par avance, un droit strict, et nos hommages ne sont que l'accomplissement du plus élémentaire des devoirs. A vous de mettre ce principe en évidence. Respectez les droits de Dieu, défendez-les, et pratiquez la religion en hommes de conviction.

Le travail vous attend aussi dans les œuvres. Chaque paroisse a ses œuvres. Elles ont besoin de zélateurs et de zélatrices. Bien souvent, ce sont les instituteurs et les institutrices qui sont tout désignés pour ce magnifique rôle. Je ne veux en citer qu'une : la Sainte-Enfance. Qui donc pourrait plus facilement l'organiser et la maintenir ? C'est une œuvre pour les enfants qui doivent s'intéresser à leurs petits frères d'Asie et d'Afrique et leur procurer, par une contribution régulière, les bienfaits de l'Evangile et de la civilisation. Les maîtres d'école sont si bien placés pour leur faire comprendre le sublime sens de l'Œuvre et pour stimuler leur zèle apostolique.

Enfin, j'ai parlé d'entraînement à la régularité. La régularité surnaturelle se manifeste dans la pratique des moyens de sanctification. On demande cette régularité aux enfants. Mais vraiment les recommandations du prêtre ne peuvent avoir toute leur efficacité que si sa parole trouve une confirmation dans l'exemple de ceux qui élèvent la jeunesse. La logique des enfants est fatale. Ils obéiront encore pendant que le prêtre a une action directe sur eux ; puis, se fondant sur l'exemple des grands, et particulièrement sur l'exemple de ceux qui étaient leurs guides, et dans le prestige et la sincérité de qui ils ont cru, ils deviendront à leur tour froids et négligents, s'ils ont eu devant leurs yeux l'exemple de la froideur et de la négligence. Depuis vingt-cinq ans, les Souverains Pontifes ne cessent de nous dire que, pour résister à la formidable vague de matérialisation, il faut aller au Christ de l'Eucharistie, Lui amener de bonne heure les enfants, les habituer à communier fréquemment, baser toute l'éducation sur l'amour du Dieu-Hostie. Il est clair que ces conseils et ces appels impliquent l'exemple des maîtres de la jeunesse. D'ailleurs comment surnaturaliser les enfants, si on ne vit pas soi-même de la vie surnaturelle ? On ne donne que ce que l'on a. Surnaturaliser, c'est donner le Christ aux âmes. Pour Le donner aux enfants, il faut Le porter en soi-même. Les éducateurs doivent être des porteurs de Christ.

5° *Pour devenir apôtre !*

Et cela nous conduit aux réflexions finales. Comment devient-on éducateur-apôtre ? Le secret n'est pas très mystérieux. Le vieux proverbe dit que c'est en forgeant qu'on devient forgeron. A toutes les habitudes, on s'entraîne de la même façon. Il faut poser les actes qui s'y rapportent. Voulez-vous apprendre le piano, vous vous exercez sur un piano. Si on veut se faire de la volonté, il

faut répéter sans cesse des actes de volonté. Les héros eux-mêmes ne se sont pas formés autrement ; ils ont commencé par des actes de dévouement ; ces actes, ils les ont répétés dix fois, vingt fois, cent fois. Peu à peu leur âme en a pris comme le ton. Quand le ton est pris, la vie se chante sur ce rythme.

Le rythme de votre vie doit donc être l'apostolat. Commencez et continuez par des actes d'apostolat. N'attendez pas quelque événement extraordinaire, qui d'un coup vous changerait en apôtres. C'est vous-même qui devez simplement vouloir, mais vouloir fermement, sincèrement et avec fidélité. C'est notre commune erreur de nous comporter comme si les belles habitudes morales nous devaient venir, toutes faites, de l'extérieur. Nous avons l'air de croire qu'il suffit de donner notre nom à des organisations, d'aller à des conférences, à des réunions, et ensuite d'attendre que l'avenir, comme quelque fée merveilleuse, nous métamorphose. Encore une fois, c'est ainsi que les organisations et les discours restent si souvent stériles. C'est nous qui forgeons nos habitudes, c'est nous qui nous faisons apôtres. Il faut mettre le sens de l'apostolat dans l'esprit, dans le cœur, dans la volonté, et l'exercer.

Le sens de l'apostolat, mais c'est tout simplement l'amour de Dieu, l'amour des âmes, l'intérêt pour le règne de Dieu, le dévouement pour la patrie des âmes. Comme moi, vous avez lu les récits de la guerre. Vous avez admiré ces héroïques soldats, qui pendant des mois et des années ont tenu, sous la mitraille meurtrière, dans la boue épaisse des tranchées, pour leur drapeau et leur pays. Ils sont tombés par millions, et dorment leur dernier sommeil le long des chemins, au milieu des champs, à la lisière des forêts, glorieux dévoués de la patrie terrestre. Ne devrions-nous pas avoir le même dévouement pour l'Eglise ? Elle est au-dessus de la patrie terrestre, elle est la patrie spirituelle, dont le Christ est le Roi et dont les fidèles sont les membres. Si nous aimons vraiment le Christ, nous voulons que son règne arrive, c'est-à-dire qu'Il soit de plus en plus aimé. Si nous aimons les âmes des enfants, nous voulons les rapprocher de plus en plus du Christ, l'idéal de la sainteté et de la pureté. Si nous aimons Dieu, nous voulons Lui donner ces jeunes âmes, à Lui qui en a véritablement la nostalgie, puisque son Fils n'est descendu du Ciel que pour les ramener au Père, qui leur tendait les bras.

Toutefois, l'apostolat est aussi une grâce. La volonté y coopère simplement. La grâce de l'apostolat, il faut la puiser aux sources divines. Vous les connaissez. La première, c'est la sainte messe. Jésus y prie pour nous. Chaque messe, c'est le *Notre Père* récité par les lèvres et le cœur du Fils de Dieu. Si nous nous joignons à Lui, notre prière elle-même se divinise et nous obtient les grâces les plus abondantes. Il est incompréhensible qu'on ait si peu le culte de la sainte messe, que particulièrement des éducateurs la tiennent si peu en estime. On se contente volontiers du minimum. Voyez-vous ce formidable contre-sens : des maîtres et des guides de la jeunesse, qui doivent porter celle-ci au maximum de grandeur et de beauté morales, et qui eux se contentent du minimum ! Ne faire que ce qu'on ne peut omettre sans pécher ! C'est de ce minimalisme que meurt la foi de tant de fidèles de nos jours. Les éducateurs doivent être des maximalistes, et ce n'est qu'en proposant aux jeunes un maximum d'idéal, qu'ils en feront une génération de superbe élan.

Une deuxième source des grâces de l'apostolat, ce sont les Sacrements. Nous en avons parlé. L'Eglise veut une jeunesse eucharistique. Cela présuppose nécessairement des éducateurs eucharistiques.

Une troisième source de grâces d'apostolat, ce sont les retraites spirituelles. Pie XI les a recommandées dans une belle encyclique. Un peu partout, dans notre pays, on les introduit pour les diverses catégories de carrières et de pro-

fessions. Et ceux qui y participent ne peuvent assez dire combien ils en retirent de profit spirituel. Cela se comprend. Trois, quatre, six jours passés près de l'Eternel Ami, seul à seul avec Lui, dans la vue de son amour et dans la méditation de nos devoirs, cela ne peut qu'être le plus puissant stimulant pour l'âme et lui donner l'essor vers les hauteurs du dévouement apostolique.

Enfin, il y a une dévotion qui convient tout spécialement aux éducateurs, c'est la dévotion envers l'Esprit-Saint. Pour élever les enfants, il faut des grâces de lumière et de force. Des grâces de lumière, car c'est un art exquis que de savoir dire, à chaque moment de l'enseignement, les paroles qu'il faut à ces jeunes âmes, de pouvoir démêler dans la complexité de leur petite psychologie les tendances bonnes et les tendances mauvaises, de trouver les conseils et les moyens pour développer les premières et neutraliser les secondes. Des grâces de force : car il faut tremper sa propre volonté pour pouvoir tremper celle des autres, car l'enseignement est une longue et difficile patience, et pour reprendre, chaque jour, avec les mêmes enthousiasmes et les mêmes ardeurs, le dur métier de forger des caractères, il faut avoir soi-même des énergies du plus pur métal. Ce métal, c'est l'Esprit-Saint qui le donne, et c'est Lui qui met aussi la clarté dans l'esprit. Les éducateurs doivent avoir un culte spécial pour Lui.

J'ai fini.

Instituteurs et institutrices, directeurs et maîtres de collèges, les lendemains de la patrie et de l'Eglise seront ce que vous les aurez faits. C'est vous qui avez l'avenir en mains. Vous sculptez les générations futures. Votre tâche est incomparablement grande. Demain notre peuple sera fort et noble ou médiocre et insignifiant, suivant le soin que vous aurez mis à pratiquer l'art des arts qu'est l'éducation. Vous façonnez même l'éternité des âmes qui vous sont confiées. Elles emporteront, à travers la vie, ce que vous leur aurez dit et appris, l'exemple que vous leur aurez donné ; elles en vivront ; elles en garderont l'influence jusqu'à la tombe. Bénis serez-vous, si vous leur avez fait aimer Dieu, qui est leur fin et qui doit être leur béatitude.

A votre sublime mission, Dieu a donné un symbole vivant, les bonnes mères. Une bonne mère est pieuse : elle trace sur le front de son enfant le signe de la rédemption, elle met le nom de Dieu dans sa mémoire, elle allume le feu de la divine charité dans son cœur. Une bonne mère est surnaturellement dévouée et désintéressée : elle donne son enfant au Christ bien-aimé, et n'a qu'un désir, celui de le retrouver un jour près de Lui dans les éternels revoirs. Une bonne mère est sacrifiée : non contente de donner à son enfant un peu de sa jeunesse et de sa beauté, un lambeau même de sa vie, elle lui donne encore les prières et les immolations de son cœur pour le sauver. A l'école et au collège, chers éducateurs, vous continuez et vous achevez l'œuvre des mères. Il vous faut la même piété, le même dévouement, le même désintéressement, le même esprit de sacrifice.

Le principe de toutes ces vertus, c'est la charité. Il faut aimer Dieu pour Le faire aimer. L'amour est la source de toutes les grandeurs morales. Voilà pourquoi je ne puis mieux terminer qu'en citant les paroles du cardinal Mercier, qui était lui-même un éducateur et qui s'adressait précisément à des éducateurs : « Voulez-vous, Mesdames et Messieurs, efficacement aboutir à la formation d'une volonté, d'un cœur, d'un caractère ? Cultivez par-dessus tout la charité, propagez-la par votre enseignement, propagez-la par la vertu plus puissante encore de votre exemple. La charité doit, selon les enseignements si sûrs et si précis de saint Thomas d'Aquin, engendrer et nourrir de sa sève toutes les habitudes vertueuses et leur apporter le suprême perfectionnement. »

PARMIL.